

e vent s'étant mis à jouer son *allegro con fuoco*, on ne trouva des morceaux de Haydn que quelques pages dépa-reillées, à moitié brûlées.

Cependant on les recueillit, et elles restèrent comme une relique dans la famille Esterhazy.

Le *Journal de Musique*, à qui nous empruntons ces détails, ajoute : "Si nous avons rappelé ces souvenirs, c'est qu'ils ont été éveillés en nous par un dilettante des plus distingués, qui porte un des noms illustres de notre pays, et dont les grands parents, contemporains d'Haydn, étaient les familiers du prince Esterhazy."

Comme nous causions, ces jours passés, de la quantité prodigieuse d'œuvres laissées par le maître, il nous arrêta en nous disant : Il y en a peut-être encore eu autant de brûlées chez le prince Esterhazy.

Et il ajouta : "J'en ai une de ce temps, qui vaut son prix ; il n'y a plus de titre au morceau, il a été détruit par le feu ; mais la musique est restée intacte heureusement."

Notre interlocuteur alla chercher le précieux autographe.

Oui, c'était bien l'écriture d'Haydn ; le morceau que nous avions sous les yeux était en trois parties ; un *allegro*, un *andantino* et un *finale*, il avait été certainement écrit pour des enfants ; il y avait, de ci de là, un trait, une modulation placés avec une gravité tout à fait comique. En son genre, ce concerto enfantin était un petit chef-d'œuvre d'esprit et nous nous extasiâmes avec une complète expansion devant ce bijou ancien auquel, d'un commun accord nous donnâmes le titre de *Concerto de bébé*.

Le journal de Musique.

SYLVIA ET LA CRITIQUE

Grâce à l'obligeance d'un ami, nous pouvons donner, dans ce numéro, l'une des perles d'un des plus fameux ballets de l'Opéra, la danse éthiopienne de *Sylvia*. La critique a été unanime à faire l'éloge de la délicate partition de M. Delibes.

Voici ce qu'en a dit le prestigieux critique du *Moniteur Universel*, M. Paul de Saint-Victor :

"La partition de M. Delibes est une symphonie insinuée dans un scénario. Toujours en situation, toujours en mouvement, elle entremêle aux accompagnements de l'action, des intermèdes lyriques, des pages descriptives, des tableaux de mythologie et de paysage d'une poésie ravissante. Pas un rythme banal, pas un morceau de hors-d'œuvre ou de remplissage ; partout une science voilée de grâce, une élégance soutenue, une gaieté noble et vivante, un art de ciseleur dans le jeu des sonorités et des ombres, un fini délicat et pur qui s'étend aux moindres détails de l'orchestration. Le compositeur du *Roi l'a dit*, auquel nous devons déjà *Coppélia*, qui a fait date dans la musique des ballets n'a jamais été plus heureusement inspiré.

"On ferait toute une symphonie pastorale de la musique du premier acte. C'est d'abord le *scherzo* du pas des Faunes et des Dryades, vif et furtif, bruyant et fuyant, qui peint si bien le trépignement nocturne d'une ronde merveilleuse.

Un chant de flûte élégiaque accompagne la rêverie d'Aminta. L'essai des chanteresses apparaît sur une fanfare triomphale que semblent répercuter les échos sourds des timbales ; elle respire une fougue intrépide, une fraîche allégresse, elle sonne la course de la vie libre au fond des grands bois. Quelque chose de féérique se mêle à son bruit vainqueur ; c'est bien une troupe d'Immortelles qu'annoncent ces cors enchantés. La valse lente de *Sylvia* tourne sur un rythme d'une morbidesse délicate. Dans la scène où la nymphe atteint le berger, en voulant frapper la statue, l'orchestre, sans jouer la situation d'opéra, prend des accents pathétiques. La cantilène rêveuse d'Aminta y revient attristée par le frémissement des violons, en exhalant la plainte d'un oiseau blessé. Quelle vive et fine farandole que celle qui brode d'une mélodie en spirale, la descente du cortège rustique défilant le long du sentier ! Le morceau de la consultation du sorcier a l'esprit d'un récit comique légèrement esquissé."

Voici ce que M. Paul de St Victor dit du morceau que nous publions aujourd'hui même :

"La danse des deux petits esclaves éthiopiens, piquée par les flûtes de modulations scintillantes, a la bizarrerie d'une arabesque sonore. Elle résonne comme l'incantation d'un Psylle déroulant et faisant danser des serpents ; elle évoque l'image d'une ronde noire se démenant sous la lune, autour d'une idole africaine."

LA NUIT DE NOEL

"Jacques songeait. La tête appuyée dans sa main, il regardait fixement vers un coin de la chambre. Là, dans un tout petit lit blanc, protégé par une croix pendue à la muraille, Bébé dormait. Il dormait de tout son pouvoir, sa bouche ronde entr'ouverte comme s'il se préparait à sourire, ses mains potelées ramenées sous son double menton.

"Tout à coup, dans le silence, la pendule sonna précipitamment : *din, din, din*.

"— Onze heures pensa Jacques ; si je veux trouver une place à la Madeleine pour la messe de minuit, je dois partir.

"Il se leva, s'arrêta un moment près de la couchette de Bébé, constata que tout était bien, mit une bûche dans la cheminée, puis il sortit.

"Marthe, dit-il en entrant dans la cuisine, je vais à la messe de minuit. Couchez-vous. J'ai laissé la porte ouverte pour que vous entendiez Bébé, s'il vous appelle.

"Il faisait froid ; la lune brillait de toutes ses forces, éclairant vivement un côté de la rue et faisant reluire les carreaux des fenêtres, pendant qu'à terre s'allongeait l'ombre nettement découpée des hautes maisons opposées. Blanc et noir, livrée de deuil que revêtait Paris en cette nuit de fête, livrée de deuil qui convenait bien aux tristesses de Jacques.

"Dans l'église se pressait la foule. Au fond, le maître autel resplendissait de lumières et les chrétiens agenouillés l'environnaient pieusement.

"Jacques, arrivé tout près de l'autel, suivit le saint sacrifice de cette nuit de Noël. Une voix jeune et pure entonna